

CHAPITRE IX

RÉSUMÉ DE L'ÉPOQUE FLAVIENNE

§ I — PROGRÈS INTELLECTUEL

La famille Flavia avait gouverné le monde pendant vingt-sept ans, la durée, ou à peu près, d'une génération humaine. Il y avait eu douze ans de gouvernement raisonnable sous Vespasien et Titus, quinze ans de tyrannie sous Domitien. C'était une proportion entre le bien et le mal dont à Rome on ne devait pas trop se plaindre.

Mais y avait-il eu progrès? Le monde romain, la société civilisée était-elle, après ce laps de temps, plus heureuse et meilleure? La génération nouvelle naissait-elle sous de plus favorables ou de pires auspices? Le genre humain (puisqu'il était reçu que l'empire de Rome était le genre humain) valait-il mieux depuis la mort de Néron, politiquement, intellectuellement, moralement?

Au point de vue politique, nous aurons peu de chose à dire; rien n'était changé. Les institutions d'Auguste étaient demeurées debout. La politique d'Auguste avait continué d'être celle des princes débutants et des princes honnêtes; la politique de Tibère, combinée avec la politique de Néron, avait continué d'être celle des mauvais princes une fois affermis.

L'appauvrissement du sol italique et de la race romaine, cette vieille et radicale plaie de l'empire avait été pansée par les princes honnêtes gens, comme Vespasien; elle avait été aggravée par les mauvais princes comme Domitien. Il en était, il en devait être toujours de même.

Au point de vue intellectuel, quel progrès avait-on fait?

A cet égard, sans aucun doute, l'empire romain se présente à nous sous des apparences séduisantes. C'était, avant tout, une société lettrée. Tous les empereurs, bons ou mauvais, avaient été lettrés et protecteurs des lettres, chacun à sa façon. Je n'ai pas besoin de parler d'Auguste : son nom est classique. Tibère, quoique avare, fonda une bibliothèque publique et, quoique peu causeur, causait de préférence avec les grammairiens, qui étaient les littérateurs en titre d'office de ce temps-là. Caligula fut orateur et poète, et il avait le cerveau assez ardent pour n'être ni poète sans originalité, ni orateur sans hardiesse. Claude fut un savant et un antiquaire profond; il écrivit des histoires en grec et fit des lectures publiques. Néron fut poète comme il fut musicien, sculpteur, peintre, comédien. cocher, magicien, avec passion.

Sous de tels princes, le bel-esprit ne pouvait manquer de fleurir. L'esprit littéraire proprement dit, celui qui fait de la littérature pour la littérature, date de l'empire. Sous

la république, Cicéron, César, Lucullus, Hortensius avaient été des avocats, des hommes d'État ou des hommes de guerre, s'amusant à leurs heures de loisir, à être poètes, grammairiens et philosophes. Mais, sous l'empire, l'esprit devint une profession, et on dut cultiver les lettres d'autant mieux qu'on n'avait plus autre chose à faire. Ce fut un ami d'Auguste, un républicain converti, Asinius Pollion, qui fonda à Rome l'esprit littéraire. Il inventa les lectures publiques (*recitationes*), auxquelles Cicéron et César n'eussent jamais imaginé d'aller perdre leur temps; par là il assura à Rome trois siècles au moins de littérature; les lectures publiques tinrent lieu de la presse. Il inventa aussi les bibliothèques publiques; il fonda la première de toutes dans le sanctuaire de la Liberté: était-ce pour dire que la littérature au moins devait être libre, si la cité ne l'était plus? ou bien, au contraire, que, pour la cité asservie, la littérature devait remplacer et faire oublier la liberté perdue? Auguste suivit cet exemple et ouvrit une seconde bibliothèque au Palatin, dans sa propre demeure; Tibère, au moment de sa mort, s'occupait de la troisième, fondée par lui-même au Capitole, et donnait des ordres pour y placer une statue d'Apollon¹.

Aussi les proscriptions les plus atroces ne firent-elles fermer ni les bibliothèques, ni les salles de lecture, ni les écoles des grammairiens, ni celles des rhéteurs, pas plus que le cirque ou l'amphithéâtre. On pouvait être proscrit le lendemain, mais on courait chez le grammairien entendre disserter sur la couleur des cheveux de Vénus ou sur le pelage des coursiers du soleil; c'était une aimable

¹ Suét. in *Tib.*, 74.

diversion. On attendait pour le soir quelque petit billet de César, vous laissant miséricordieusement le choix du supplice; qu'avait-on de mieux à faire que d'aller écouter un rhéteur *déclamant* sur les malheurs d'Andromaque ou sur la mort d'Alexandre, et formant de futures accusateurs pour les proscrits à venir? On avait été lorgné de mauvais œil par l'affranchi d'un affranchi de César ou par l'esclave d'un de ses esclaves; comment mieux se distraire qu'en allant entendre une lecture publique, où, en face de banquettes enthousiastes et larmoyantes, un poète débitait avec les plus charmantes larmes dans la voix, l'élegie la plus agréablement plaintive qui fût au monde? Ces petits malheurs gracieux et bien élevés distrayaient des malheurs plus réels et plus brutaux de la vie romaine. La tyrannie, en un mot, portait au développement de la littérature plus qu'à sa destruction.

La maison Flavia n'eut garde de négliger les exemples de ses prédécesseurs. Vespasien fonda une quatrième bibliothèque, adjointe à son temple de la Paix (il n'y avait plus un dieu qui n'eut ses livres). Il fonda au prix de 100,000 sesterces par an¹, deux chaires de rhétorique, l'une à Rome, l'autre à Athènes; ce qui ne constituait pas, comme on a voulu le dire, un système complet d'éducation par le gouvernement (les Romains ne connurent jamais rien de pareil); mais ce qui, chez un prince aussi avare, témoignait un grand zèle pour les inutilités de la scholastique oratoire. Domitien, ex-homme de lettres, ne se contenta pas d'enrichir de nouveaux manuscrits la bibliothèque paternelle et de faire copier à grands frais des livres à Alexan-

¹ 25,000 fr. Suét. in *Vesp.*, 18, 19.

drie; il n'y eut pas pour lui de bonne fête sans littérature. A ses jeux du Capitole, à ses jeux d'Albano, il y eut concours de poètes, concours d'orateurs; de poètes et d'orateurs Latins et Grecs. En sa qualité de fils de la savante Pallas, comment n'eût-il pas protégé le bel esprit¹?

Le progrès était donc incontestable. La Rome de Vespasien fut infiniment plus lettrée, je ne dis pas mieux lettrée que celle d'Auguste. Nous chez qui la littérature est une jouissance muette et se réfugie sur un papier silencieux, nous ne nous faisons pas idée de ce qu'était cette littérature bruyante, agissante, retentissante de l'antiquité. Racine, Boileau et leurs contemporains, avaient, pour rendez-vous de leurs causeries, l'étroite et noire boutique de Barbin sur les degrés du Palais. Nulle bibliothèque publique ne leur était encore ouverte; ils faisaient du génie entre quatre murs de la rue des Marais-Saint-Germain. Les gens de lettres de l'ancienne Rome auraient cru étouffer si leur talent eut été logé si à l'étroit. Leur salon de conversation et leur cabinet de lecture, c'étaient ces grandes bibliothèques incrustées de marbre et de cristal, ornées de tous les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque et placées chacune sous la protection de quelque dieu. Leur auditoire, c'était tout Rome. Vous alliez au Forum, on y haranguait; non pas qu'un tribun du peuple y parlât des affaires publiques, mais un rhéteur y déclamaient sur la morale, la philosophie et toute chose au monde. Vous vous réfugiiez sous les platanes de Fronton: un poète tragique (les tragédies se

¹ Suét., 4, Stace et l'inscription de L. Valérius Pudens qui, à l'âge de treize ans, eut le prix de poésie latine à ce concours, en l'an 116. Gruter, 352, Orelli, 2603.

lisaient et ne se jouaient plus), y avait installé son auditoire. Vous alliez aux bains; les bains étaient une espèce de salon où l'on entraient pour quatre sous, et où les hommes de lettres sans argent faisaient la lecture de leurs œuvres. Vous rentriez chez vous, sûr, vous semblait-il, de ne pas être poursuivi par la littérature. Non, on vous invitait de la part d'un écrivain plus ou moins célèbre, à venir entendre la lecture d'un gros volume d'histoire. C'était une politesse qu'il eut été impoli de refuser. Vous alliez donc dans l'un des boudoirs littéraires d'alors que votre ami avait loué pour ce jour-là, y compris les chaises, les banquettes, le portier et les claqueurs. Les amis, les parents, les connaissances, les inconnus étaient là, renforcés par un certain nombre d'affranchis qui, postés au fond de la salle, devaient appuyer l'enthousiasme général. Le héros arrivait modestement, soigné, paré, peigné, musqué, ayant étudié pendant une demi-heure les plis de sa toge, et passant sa main dans sa chevelure parfumée; il avalait quelques gorgées d'un breuvage rafraichissant; il déroulait son *volume* et il commençait. C'était alors à vous d'applaudir, de louer, de crier, de pleurer, d'embrasser. Voyez comme Pline réprimande les gens mal appris qui, invités à une *récitation*, ont la grossièreté de se tenir coi! Voyez aussi l'embarras du pauvre Pline, faisant lire à sa place ses vers par un affranchi et se demandant quelle contenance il doit tenir; rester muet ou s'exclamer à demi-voix? demeurer immobile ou appuyer du geste; paraître indifférent ou paraître préoccupé? Et, quand vous aviez ainsi accompli votre tâche d'ami, vous vous retiriez, peut-être mécontent de l'écrivain, mais content de vous-même et sûr d'avoir été extrêmement poli. Cette publicité multiple, continuelle, vivante, cette littéra-

ture parlante, en plein jour et en plein air, valait peut-être, à certains égards, la publicité de la presse¹.

Seulement, cette publicité plus enthousiaste était aussi plus fugitive. Ce qui charmait tant d'oreilles et ce que tant de mains applaudissaient, le papyrus nous l'a rarement conservé, et les génies les plus célèbres de ce temps, sont peut-être ceux que nous connaissons le moins². Nous savons que Saleius Bassus fut poète; que Curiatius Maternus, avocat et auteur tragique, souleva par son *Caton* les susceptibilités du pouvoir³; qu'Ulpus Marcellus, Vibius Crispus, Trachalus, Vipsanius Messala, Julius Secundus, M. Aper, furent orateurs illustres, passionnés, influents encore, soit au barreau, soit au Sénat. Nous savons que de nombreux historiens racontèrent, pendant le repos de la paix, les agitations de la guerre civile. Suetonius Paulinus raconta ses guerres d'Afrique⁴; Cluvius Rufus, qui avait gouverné l'Espagne sous Galba, écrivit l'histoire des guerres civiles⁵; Mucien, au milieu de ses honneurs, voua les années de sa vieillesse aux souvenirs de l'Orient où il avait longtemps commandé, aux antiquités de Rome où il était revenu presque en conquérant. Nous ne connaissons de ces écrits que la renommée qu'ils ont laissée⁶.

¹ Voy., sur les Récitations, Pline, *Ep.* I, 15, V, 17, VI, 17, VII, 17, VIII, 12, 21, IX, 54; Juvénal, *Sat.* I, VII; Epictète, ap. Arrian., III, 25; *Enchirid.*, 55; Sénèque, *Ep.* 95; Aulu-Gelle, XVIII, 10; Tacite, *de Oratorib.*, 9. « Ce printemps, dit Pline, a donné une ample provenance de poètes. Il n'y a presque pas eu en avril un jour sans récitation. » *Ep.* I, 15.

² Tacite, *Orat.*, V, 9, 15; Quint., X, 1.

³ Tacite, *Orat.*, 2, 5, 11, 14; Quintil., X, 1, XII, 5; Tacite, *Hist.*, III, 6, IV, 42.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, V, 1; Tacite, *Hist.*, II, 60.

⁵ Tacite, *Hist.*, IV, 45; *Ann.*, XIII, 20, 65, XIV, 2; Pline, *Ep.*, IX, 19; *Hist. nat.*, II, 65.

⁶ Tacite, *Orat.*, 57; Pline, *Hist. nat.*, V, 27, XXVIII, 2.

Mais il y a au moins un homme et un homme bien littéraire, dont nous pouvons apprécier le talent. Celui-là n'était pas un simple littérateur de boudoir; il était homme public et soldat; il promenait sa science au camp, au palais, dans les provinces, dans les guerres du Rhin. Il voyageait à cheval, ayant à ses côtés un sténographe ganté afin de pouvoir écrire sans cesse, malgré le froid; il avait un lecteur et même un secrétaire dans sa litière, à côté de sa table, auprès de sa baignoire; sa journée d'étude commençait en été aux premières heures de la nuit, en hiver à minuit ou à une heure du matin; il l'interrompait, pour aller avant le jour saluer le matinal Vespasien; il la reprenait après les affaires, il la reprenait après la sieste, il la reprenait après le souper. Aussi, grâce à cette infatigable érudition, tout en faisant les affaires de l'armée, celles de l'État, celles du barreau, celles du palais, il écrivait trente et un livres d'histoire romaine, vingt livres des guerres germaniques (pour satisfaire à un songe), dix-sept de stratégie, de rhétorique ou de grammaire, cent soixante volumes de notes et d'extraits qu'il aurait pu vendre cent mille francs; il formait en trente-sept livres une collection de vingt mille faits extraits de deux mille auteurs latins ou grecs, immense encyclopédie de tout ce que son siècle croyait savoir sur l'homme et sur la nature. Et cela à cinquante-quatre ans, deux ans avant le jour où les convulsions mystérieuses de la nature allaient se révéler à lui par une dernière et terrible leçon. Je n'ai pas besoin de nommer Caius Plinius Secundus, que nous appelons Pline l'Ancien¹.

Les arts venaient à leur tour aider au labeur de l'intelli-

¹ Pline, *Ep.*, III, 5, Pline, *Hist. nat. in Præfat.*

gence comme le labeur intellectuel servait aux arts. Ici, du moins, nous connaissons de grandes œuvres. Le *Laocoon*, qui était placé dans la maison de Titus, appartenait-il à cette époque? Ce serait certes une gloire pour elle que d'avoir produit cette œuvre « supérieure, dit Pline, à toutes celles et de la peinture et de la sculpture. » Les peintures de Pompeii, que la cendre a ensevelies vers cette époque, doivent-elles en être jugées contemporaines? Elles témoigneraient, par leur abondance dans une ville aussi secondaire, d'un goût vif pour les arts.

L'architecture, elle, du moins, a sa date; il est certain que le Colisée, l'arc de triomphe de Titus, les restes du Forum de Pallas appartiennent au règne de la famille Flavia, et ce sont peut-être les œuvres les plus pures que l'architecture romaine nous ait laissées. L'art qui s'était abaissé sous Néron, se relevait sous Titus. Il n'en était encore ni comme l'éloquence, à l'époque des sophistes, ni comme la poésie, à l'époque des épigrammatistes : c'était pour lui l'époque des maîtres, non celle des plagiaires. L'architecture romaine, fille de la république, avait gardé la liberté nationale de ses allures. C'était le seul art dans lequel Rome fut autre chose qu'imitatrice. Elle avait fait monter vers le ciel ces voûtes indestructibles et puissantes, qu'Athènes n'avait point connues.

Il faut ajouter, à la louange de l'empire romain et en particulier de l'époque flavienne, que les arts, la littérature et la science elle-même devenaient quelque peu populaires. Sans être dans le domaine du grand nombre (y seront-elles jamais?), elles s'approchaient de lui. Quoique la vie littéraire telle que nous venons de la peindre à Rome, se passât entre gens bien élevés, le peuple cependant y deve-

nait peu à peu moins étranger. Tant de chaires, officielles ou non, payées ou non, suppléaient à l'insuffisance des manuscrits. Les manuscrits eux-mêmes se multipliaient davantage. Le commerce des livres prenait de l'importance. Il pouvait y avoir quelque chose comme ce que nous appelons propriété littéraire, et comme la littérature marchande qui en est la suite. Voyez le bonheur de Pline, quand il apprend qu'il y a des libraires à Lyon et qu'on y vend ses ouvrages¹. Martial donne à son lecteur, avec le prix de son livre, le nom et l'adresse de son libraire. Quintilien recommande à son libraire Tryphon la *correction de ses épreuves*².

S'il y avait pour les gens riches de beaux livres, écrits avec soin, en grands caractères, sur un seul côté du rouleau, et magnifiquement renfermés dans un étui d'ivoire, il y avait pour les lecteurs moins opulents des exemplaires médiocres, écrits sur un papyrus grossier, en petites lettres et des deux côtés de la feuille³ (*opistographoi*). Pendant tout le siècle qui suivit, la poésie, la littérature, le savoir, et surtout l'éloquence ou au moins la rhétorique, devaient aller en se popularisant. A aucune époque certainement, avant l'invention de la presse, l'échange de la pensée littérairement habillée ne fut aussi habituel que dans les quatre siècles de l'empire romain.

On se demande même comment un siècle si avide de parler et d'entendre n'a pas inventé l'imprimerie. L'idée en

¹ *Ep.* IX, 11.

² *Ut in manus hominum quam emendatissimus veniat. Proœm. ad Tryphon.*

³ Pline, *loc. cit.*; Lucien... Martial parle de petits livres qui se vendaient 4, 6, 10 et 20 sesterces (1 fr., 1 fr. 50 c., 2 fr. 50 c., 5 fr.). Un Allemand calcule « que l'équivalent d'une feuille d'impression actuelle pouvait se vendre de 10 à 15 centimes. » Adolphe Schmidt, *Gesch. der Denk und Glaub. Freyh.*